# CLÉMENTINE,

OU

# L'ÉVELINA FRANÇAISE.

De l'Imprimerie de CHARLES, rue Thionville,
n° 36, vis-à-vis celle Christine.

# CLÉMENTINE,

OU

# L'ÉVELINA FRANÇAISE,

PAR Mde DE BEAUFORT D'HAUT-POUL,

DÉDIÉE

A MADAME D'HAUT-POUL,

Née DE VARÉGUES DE GARDOUCH.

TOME IV.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

A PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLLIN, LIBRAIRE,

Rue Git-le-Cœur.

1809.

# CLÉMENTINE

OU

# L'ÉVELINA FRANÇAISE.

## LETTRE CIV.

*Madame de Sylly à Clémentine.*

2 février.

Chère et malheureuse Clémentine, au nom du ciel et de l'amitié reprends courage, rappelle tes forces, reviens à la raison, conserve tes jours, je t'en conjure. O ma fille ! par pitié, par reconnaissance, relève-toi de ce fatal abattement. Que

ferais-tu de plus, hélas ! si tu étais coupable ? Mon enfant, ma chère enfant ! n'est-il pour ton cœur aucune consolation ? La tendresse vive et dévouée de ton amie n'adoucit-elle pas ton désespoir ? Ma bienaimée, ma chère fille, que ne puis-je être dans tes bras, te presser contre mon cœur, et, dans les plus doux embrassemens, t'arracher à ce désespoir insensible qui m'alarme ! Ah ! ma Clémentine, peux-tu croire que Dieu t'abandonne ? Que sont devenues ta religion, ta confiance en ce protecteur du juste ? Ton désespoir est une offense, et l'excès de ta douleur en est déjà la punition. Notre vie, ô ma fille ! n'est qu'une épreuve passagère : méritons qu'elle nous obtienne une éternelle félicité.

Je ne suis pas étonnée, ma chère fille, des terreurs que vous causent le silence des nuits et le déchaînement des vents. J'ai toujours éprouvé un saisissement de cœur dans l'obscurité profonde, ainsi que les jours de pluie ou d'orage. Il est difficile que l'influence du temps ne se fasse pas sentir sur les nerfs, ne dispose pas alors à une mélancolie que l'on s'exagère, et qui prend le caractère de la crainte. Quant aux spectres, aux revenans; quant à tous les contes relégués autrefois chez les bonnes femmes, et qui renaissent dans les romans, je vous avoue que je voudrais y croire; mon imagination les désire quand ma conviction les désavoue. Pour peu que l'on ait vécu, on a perdu un objet chéri;

qu'il serait consolant de se croire environné de son ombre, de l'apercevoir, de l'entendre ! combien il serait doux pour le cœur en deuil, de se dire : Ce soir je la reverrai ; ce soir, abandonnant sa tombe, triomphant de toutes les lois de la nature et des chaînes de la mort, elle viendra répondre à tous les vœux de mon ame ! Malheureusement l'expérience et la raison n'ont que trop détruit ces illusions de l'ame exaltée : pas une tendre fille n'a revu sa mère ; pas une épouse son époux, pas une mère sa fille. Ah ! s'il était vrai qu'il existât de ces rapports entre les morts et les vivans, j'ai trop gémi sur vos tombes, objets chers à mes regrets, pour que vous vous fussiez refusés à mes prières et à mes larmes.

Valcé est à Paris, ma chère Clémentine. On l'a conduit à petites journées, et avec de si grands ménagemens, qu'il n'a point souffert du voyage. Gerseil, ce parfait ami ne le quitte pas; il n'y a plus aucun doute sur son rétablissement.

Vos ennemis triomphent encore, leur triomphe ne sera pas long : le règne du vice est brillant, mais il est court; la vérité seule résiste au temps. Espérons, espérons, ma chère Clémentine, reprenez le noble courage de la vertu. Les apparences ont trompé Valcé, un jour il connaîtra votre innocence.

## LETTRE CV.

*Valérie d'Orsy à Claire.*

15 mars.

Je viens, ma chère Valérie, de passer deux mois plus fatigans qu'heureux. Mon mariage a été suivi de ma présentation, d'une foule de repas offerts et rendus qui m'ont excédée. Ma belle-mère qui s'était réservé tous les détails de ma toilette, avait parfaitement réussi. On m'a trouvée partout mise avec goût et noblesse, surtout à Versailles; je suis peu sensible à ces éloges qui re-

gardent plus directement la marchande de modes que la personne ; cependant je crois qu'il faut faire le mieux possible, jusqu'à la plus petite chose. La toilette d'une femme annonce son goût, souvent même ses mœurs. Exempte de toute coquetterie, j'aime pourtant que ma parure ait de l'ordre et de l'élégance. A peine encore à travers le tourbillon qui m'a environnée, ai-je pu voir mon mari. Je n'ai encore découvert en lui que de la légèreté, une façon très-aimable de recevoir chez lui. Il n'a pour moi que des égards, de la politesse : peut-être en obtiendrai-je un sentiment plus tendre quand il me connaîtra mieux. Maintenant que les fêtes de mon mariage sont terminées, j'espère

que nous allons vivre avec plus d'intimité, et que je pourrai me partager entre mon mari et mon père. La santé de ce bon père se rétablit lentement. Je compte l'engager à venir passer le printemps dans ma terre de Rossy; je suis sûre que l'air de mes champs lui fera du bien. Je crains seulement que ma belle-mère ne s'oppose à mes désirs. Elle déteste la campagne, et se moque de ce qu'elle appelle *mon goût pastoral*. Mon mari redoute la vie de château. Je m'attends à de fortes oppositions; mais tu sais, Claire, que je ne me rebute pas aisément. Les caractères froids ont un très-grand avantage, en ce qu'ils ne se laissent jamais entraîner, conçoivent avec réflexion, et sont cons-

tans dans leurs idées; rien de ce qu'on leur présente ne les séduit, parce qu'il leur faut du temps pour adopter une façon de voir nouvelle : tandis qu'un caractère vif s'exhale, perd l'équilibre, l'esprit calme reste le même et finit par persuader.

Cécile de Valcourt est beaucoup plus triste depuis ma sortie. Elle a demandé si j'étais contente de mon sort, et a paru le désirer. Pauvre Cécile ! je ne puis croire que l'état qu'elle a embrassé convienne aux penchans de son cœur. J'ai toujours été persuadée que sa vocation n'était pas sincère. Les chagrins de la mère Sainte-Ursule me reviennent toujours à la pensée. Malgré ce qu'on dit dans le monde de madame de Valcé, on ne pourra jamais me persuader

qu'elle soit coupable. On m'a caché, autant qu'il a été possible, la part que mon mari a eue dans cette funeste aventure; mais il était difficile que je l'ignorasse long-temps. On m'assure qu'il n'a aucun tort. La manière même dont il s'est battu annonce un homme délicat, généreux et brave. Cependant il m'est cruel de penser qu'il est pour quelque chose dans les malheurs de cette femme charmante. J'ai voulu plusieurs fois en parler à d'Orsy; il m'a toujours priée, avec l'émotion la plus vive, de l'épargner sur ce sujet : j'ai cru devoir me taire.

J'ai rencontré dans la société une jeune femme intéressante, mariée peu de jours avant moi à un homme qui paraît aimable et doux. Elle s'ap-

pelle Rosa Dolbreuse. Son mari n'est occupé que d'elle ; elle ne s'occupe que de lui : c'est un ménage ravissant. J'ai eu à leur sujet un petit chagrin chez mon père. Je parlais d'eux, je vantais leur bonheur, mais sans aucun retour sur moi-même. Mon mari se permit quelques mauvaises plaisanteries sur ces heureux époux, sur ce qu'il appelle mes grands sentimens. Ma belle-mère se joignit à lui. Je devins l'objet de réflexions qui me déplurent ; mon père en parut mécontent. Elles cessèrent. Je serais vivement affligée que le chevalier pensât tout ce qu'il a dit. Je me flatte encore qu'il a voulu prendre le ton de ma belle-mère et l'amuser ; cependant je me suis retirée fort triste. Je n'ai

pas voulu revenir avec mon mari sur cet entretien; mais il me pèse et me tourmente. Claire, tu le sais, il faut estimer pour aimer, et, dans un lien durable, il faut aimer pour être heureuse. Je désirerais en vain me faire illusion : il m'est impossible de me persuader que le chevalier puisse jamais éprouver un sentiment réel. Je reconnais qu'il a des moyens de plaire, je le crois bon, d'un commerce facile, mais ou je me trompe, le monde a gâté ce naturel. Il paraît préférer à tout le plaisir, la dissipation, la magnificence; enfin, ma Claire, s'il se borne à n'être que léger, mon sort ne sera ni parfaitement heureux, ni complétement infortuné. J'aurais voulu mieux;

j'aurais pu trouver plus mal. Au reste, il n'est pas encore temps de le juger. Adieu, Claire ; reviens donc, l'amitié t'appelle et t'attend.

## LETTRE CVI.

*Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse de Blinville.*

20 mars.

Oh ! venez à mon secours, venez détourner l'orage. Valérie veut m'enterrer. Elle veut aller dans sa terre faire des réformes. Ses fermiers prétendent que notre présence est nécessaire. Elle veut rebâtir, labourer, semer, affermer. Elle dit qu'une dette non payée est un vol, trouve très-mauvais que celles du jeu passent avant le salaire

refusé à un coquin d'ouvrier, veut de l'exactitude, des comptes et de l'ordre. Trouvez un moyen de l'arrêter, car je me donne au diable si je sais comment m'en défendre. Elle parle raison.... A son âge, quelle triste folie! Comme elle est de sang-froid, elle me bat sans peine : d'ailleurs, la raison m'ennnie. Je cède vite pour ne plus en entendre parler. De maudits créanciers sont venus la trouver pendant mon absence. Ils ont apporté une foule de mémoires, de billets, que j'avais oubliés ; ils ont dit qu'ils saisiraient, vendraient, etc. A mon retour, hier soir, j'allais me coucher ; il en était temps : car je pense qu'il était cinq heures du matin, la femme-de-chambre de Valérie vint me dire que madame

l'avait chargée de m'attendre, et de me prier de passer chez elle le lendemain, à mon lever, ayant une chose importante à me communiquer. Vers midi, je me rends chez elle; elle me reçoit comme à l'ordinaire, un peu plus froidement pourtant. Bon dieu ! me dit-elle, que devenez-vous donc ? il y a trois jours que je ne vous ai vu. C'est vrai, répondis-je étourdiment, en lui baisant la main; que, soit dit en passant, elle a fort belle. Déjeûnons, ajouta-t-elle, après nous examinerons quelques papiers. On sert le thé : je suis gai, galant même; elle paraît aimable, polie. Enfin la table et les gens disparaissent. Tenez, me dit-elle en tirant un énorme rouleau : connaissez-vous tout cela ? Je de-

meurai interdit. Elle sourit. Je lus et relus, pour me remettre; car elle me troublait par son air significatif. Hé bien ! reprit Valérie, vous ne dites pas si ces billets sont de vous? Ma foi, oui, repris-je; mais la moitié de ces sommes est un vol. Ne faut-il pas, répondit-elle, que les ouvriers retirent l'intérêt de leur argent, et fassent payer le crédit qu'ils accordent? Nous devons nous occuper sur-le-champ d'acquitter ces comptes. La somme est forte, mais avec de l'économie nous pourrons la payer en deux ans, et si vous voulez les venir passer à Rossy, nous ne nous apercevrons pas de ce petit sacrifice. Je me crois grosse, ajouta-t-elle; je nourrirai mon enfant, nous emmènerons mon père.

Rossy est un endroit charmant; vous y trouverez mille ressources : la chasse, la pêche, une bibliothèque considérable, des voisins nombreux. Vous vous amuserez, je n'en doute pas, et vous n'aurez plus sur le cœur, le triste souvenir de tous ces pauvres gens dont vous trompez la confiance. Ce grave discours m'ayant interdit, je balbutiai une promesse; mais j"ai recours à vous pour m'empêcher de la tenir. Ah ! qu'une femme raisonnable est une triste possession ! de quoi s'avise-t-elle de vouloir payer mes créanciers? Convenez que cette idée-là est du dernier ridicule. En vérité, je ne sais comment tout cela tournera, mais je crains de mourir d'ennui auprès de ma sage compagne. Ve-

nez à mon secours, ne m'abandonnez pas, car je ne sais comment me défendre. Adieu, belle et charmante.

## LETTRE CVII.

*La vicomtesse de Blinville au chevalier d'Orsy.*

23 mars.

Je ne sais quel conseil vous donner; elle pourrait avertir son père, et je craindrais, pour vous et pour moi, quelques moyens violens. Consentez à tout, faites-lui prendre des enga-

gemens, toute la fortune est à elle; une séparation de biens vous ruinerait. Feignez, il le faut : une fois tout signé et bien établi à Rossy, vous reviendrez quand vous le voudrez; douze lieues se font en quatre heures : vous la laisserez nourrir son enfant, cela l'occupera, vous en serez plus libre. Surtout qu'elle signe et accepte les billets; elle tiendra ses promesses, vous pouvez y compter : c'est un caractère noble, généreux. Calmez-vous, tâchez qu'elle laisse tout ignorer à son père. Voilà l'hiver bien avancé, obtenez de ne partir qu'au printemps; les voyages même seront des plaisirs; soyez prudent, vous sentez combien cela nous est nécessaire. Adieu, je vais à Versailles, diman-

che, vous m'accompagnerez; elle est souffrante, elle n'y viendra point; elle n'aime pas d'ailleurs à faire sa cour. La mode aujourd'hui n'est plus d'aller à Versailles, toutes nos jeunes femmes s'en défendent. Adieu, à dimanche, nous causerons à nôtre aise et nous prendrons un parti.

## LETTRE CVIII.

*La marquise de Valcé à madame de Sylly.*

**Au château de Risbourg, 29 mars.**

Je croyais que mon cœur n'était plus susceptible de ressentir un moment de joie. J'éprouve, mon amie, qu'il est des consolations inespérées que la bonté du ciel ménage secrètement à l'infortune.

Hier, après un de ces longs accès de fièvre qui consument lentement ma vie, je m'étais jetée sur une espèce de sopha qui se trouve dans un coin

de cette vaste chambre. Là, affaiblie, succombant aux souffrances, j'oubliais presque tous mes maux; l'accablement plutôt que le sommeil enchaînait ma pensée. Le cours de ma vie était comme interrompu; le bruit de pas précipités me réveille de cette espèce de langueur léthargique: n'attendant que le cruel Durand, dont l'aspect m'est devenu si odieux, je ne soulève pas ma tête appesantie, je reste les yeux fermés: deux bras s'enlacent autour de moi, des sanglots se font entendre, je regarde.... C'est Julie, ma bonne Julie qui embrasse mes genoux et les arrose de larmes.... Je crois qu'un de ces songes qui si souvent m'abusèrent, m'offre encore une trompeuse espérance. Je doute

un moment, mais bientôt sûre que la présence de Julie n'est pas une illusion, je presse sur mon cœur celle qui surveilla mon enfance, celle qui m'aima toujours.... . C'est bien toi, ma Julie, lui dis-je, c'est bien toi.... Par quel hasard? par quel bonheur? quel dieu bienfaisant t'envoie? viens-tu partager ma prison? ne vas-tu pas bientôt me quitter? Vous quitter! moi madame? ah! jamais. Chère bonne tu ne me crois donc point coupable.... vous coupable! moi le penser!.... moi qui ne vous ai pas quittée : les méchans peuvent le dire, mais eux-mêmes ne le croient pas. — Je me jette de nouveau dans les bras de Julie; elle me presse contre son sein, nous confondons nos caresses, nos soupirs, nos

larmes, et, pour la première fois depuis mon malheur, ma plainte est écoutée, ma douleur touche, mon oreille entend une voix attendrie qui prononce les paroles de la consolation. Julie s'étonne, s'inquiète du changement de mes traits, elle s'alarme sur ma santé : ces soins dont je fus si long-temps privée, cet intérêt, dédommagement de la souffrance, ces caresses, le mouvement même que Julie fait autour de moi, tout me ranime, tout parle délicieusement à mon ame. Nous nous entretenions de Valcé. Sa santé se rétablit, il est toujours plongé dans la tristesse, le fidèle Gerseil ne le quitte pas ; mais il me croit coupable, mais il me méprise.... Ma pauvre bonne essaie

en vain de me cacher une partie de mon opprobre, sa franchise la trahit et je vois combien de honte couvre mon front. Eh bien! m'écriais-je en versant des pleurs, eh bien, ma bonne, puisque les méchans m'ont déshonorée, puisque le ciel qui m'a conservé l'innocence, me prive d'en convaincre les autres, puisque tu m'aimes, vivons seules et loin de ceux dont les mépris ne viendront pas m'atteindre dans ma retraite. Julie m'apprend que c'est à vous, à vos prières, à ses larmes que je dois sa présence..... Ah! mon amie, jouissez de ce bienfait; il est au-dessus de toute expression.... Julie m'a apporté ma harpe, mes pinceaux, des livres..... Durand l'a reçue avec beaucoup de difficulté; les ordres

étaient précis; malgré cela, il hésitait à l'introduire. Heureusement Julie l'a menacé d'écrire au marquis : alors, quoiqu'à regret, il l'a conduite chez moi. La pauvre bonne ne me laisse pas ignorer combien Félicie a contribué à mon malheur, avec quel acharnement elle me déchire. Elle m'apprend le mariage de Rosa d'Olban, celui de Valérie, et revient souvent sur la conduite de la vicomtesse à mon égard..... Hélas! faut-il haïr ce que j'aimai si sincèrement, ce que j'aimai malgré vos conseils, malgré moi-même?.... Etre trompée par celle que je crus sincère, inspirer tant de haine, au lieu de ces doux sentimens que je croyais avoir fait naître!... ah! mon amie, que cette

épreuve est cruelle, et combien l'expérience acquise aux dépens du cœur est coûteuse ! Mais n'en parlons plus, ma mère, oublions-la, s'il est possible, écartons un souvenir amer. Ne se doit-on pas à soi-même de respecter le choix de son cœur, de se taire sur ses torts ? ne sommes-nous pas toujours de moitié dans l'erreur ? n'avons-nous pas trouvé du plaisir dans l'illusion qui nous a séduits ?

Nous allons nous faire ici quelques occupations. Ma chère Julie, qui met en ordre ma demeure, a trouvé une porte qui s'ouvre dans une galerie, au bout de laquelle est un escalier de pierre qui conduit à une terrasse. Il paraît que cette promenade ne m'est pas in-

terdite, puisqu'aucune porte n'est condamnée. Julie en est ravie : elle croit que l'air me fera du bien ; et quoique le temps soit encore froid sur cette montagne voisine de la mer, elle veut que nous profitions de sa découverte. Je ferai tout ce que son amitié me prescrira. Il est doux d'obéir à l'intérêt que l'on inspire. Être aimé, mon amie, voilà le vrai plaisir du cœur, comme aimer en est le premier besoin. J'ai dû vous faire part d'un bien que je tiens de vous : ah ! que le ciel vous accorde en récompense la santé de cet estimable époux qui mérite et obtient toute votre tendresse ! Clémentine n'a rien à vous offrir que sa reconnaissance et ses vœux ; recevez les seuls tributs que puisse vous consacrer l'infortune.

## LETTRE CVII.

*La marquise de Valcé à madame de Sylly.*

Risbourg, 3 mai.

Les beaux jours reparaissent, mon amie; nous avons fait encore une découverte. Le hasard nous a fait rencontrer un petit chemin étroit, rapide, qui, de la terrasse, conduit au rivage de la mer. Ce rivage, planté d'arbres, est escarpé et sauvage. Une pierre énorme, recouverte d'une mousse épaisse, offre un siége commode d'où l'on dé-

couvre la mer : c'est là que j'irai dessiner tous les jours, lire, causer avec Julie, réfléchir.... Je n'espère rien du temps : mon sort paraît fixé. Ma vie, qui est encore à ses premières années, doit s'écouler dans la retraite : libre, même d'en sortir, je n'y consentirais jamais. Qui voudrait revoir Clémentine, Clémentine convaincue d'avoir trahi son époux? Ah! la retraite ne doit point effrayer celle qui, en sondant son ame, n'y trouve point le remords ; mais si l'aveu de sa conscience lui suffit dans la solitude, il lui faut dans le monde l'aveu de tous. Si Valcé me rappelait, si même il croyait à ma vertu, sa justice ne me suffirait pas. Ici, du moins, je n'ai d'autres juges que le ciel et

mon cœur : ils savent que je suis innocente.

Tous les jours, à présent, je viendrai, sur le rivage, jouir de la nouvelle beauté de la nature, de la tranquillité des airs, de ce feuillage sombre qui plaît à ma mélancolie. Là, soumettant mon ame à la volonté toute-puissante qui dispose de notre bonheur, ma vie s'écoulera lentement, mais avec tranquillité. Vos lettres feront ma joie ; votre amitié, ma consolation, et votre estime ma gloire.

## LETTRE CVIII.

*Madame de Sylly à la marquise de Valcé.*

Sylly, 22 mai.

Je jouis, ma chère Clémentine, de tout ce qui adoucit votre sort. L'arrivée de Julie a produit l'effet que j'en espérais. Je sentais combien votre isolement était affreux. En général, l'isolement ne vaut rien pour le cœur ni pour l'esprit. Le ciel, en accordant à l'homme le droit d'exprimer ses pensées, en lui donnant la parole et la voix, voulut

qu'il vécût en société, et plaça en lui ce besoin d'épanchement qui l'adoucit, lui rend son semblable nécessaire, le porte à la confiance. Seul, il a toutes les misères de la vie; deux, il en éprouve tous les charmes. Jouissez, ma fille, des biens que sa bonté toute-puissante vous ménage, que votre pieuse résignation sur ceux dont elle vous prive, vous mérite encore de nouveaux bienfaits. Attendez-les avec cette espérance religieuse qui ne doit jamais abandonner le cœur du juste. Les désirs inquiets, le doute, l'impatience, offensent le ciel, et punissent par les tourmens qu'ils causent celui qui s'y abandonne.

Mon bon Albert est la preuve de tout le bien que l'on retire de ce

courage paisible. Accablé de souffrances, il m'offre toujours un visage serein, il n'aigrit point ses douleurs par une violence dangereuse autant qu'inutile.

Je vous le répète, ma chère enfant, la blessure de votre mari est totalement refermée. N'ayez plus d'alarmes sur ce sujet. Ce bonheur vous en promet d'autres. La chaîne du malheur est brisée : vous le sentez au calme qui renaît dans votre cœur. Livrez-vous à l'espérance, aimez toujours votre mère, votre amie.

## LETTRE CIX.

*Le marquis de Valcé à madame de Sylly.*

Paris, 10 juin.

MADAME,

LES médecins prétendent que ma blessure a attaqué ma poitrine, que mes jours sont menacés. Ils prêtent à mes maux une cause qui lui est étrangère; mais quand ils s'abusent, Gerseil trouve dans leur erreur une espérance précieuse à son amitié. Je

la lui laisse par reconnaissance, je le suis partout où il veut m'entraîner. Hélas ! les lieux ne me sont-ils pas indifférens? Ce n'est plus pour moi que je désire que mes douleurs s'adoucissent. Que m'importe aujourd'hui de souffrir plus ou moins, puisque je dois éternellement souffrir... Mais Gerseil veut prolonger ma pénible existence. Il y attache tout son bonheur; c'est pour lui seul que je prends soin d'une vie qui m'est aussi importune qu'elle lui est chère. Je partirai donc pour Cotterez. Mon ami m'accompagne. Il ne veut, dit-il, me quitter qu'en parfaite santé : il ose l'espérer. Ah ! madame, qu'il connaît peu la source de mes tourmens, s'il croit qu'elle puisse jamais tarir !

Avant de m'éloigner, je veux vous parler de cet objet toujours cher, dont la douloureuse image me poursuit. Je veux vous confier le soin de veiller sur Clémentine. Hélas ! quand je la retiens dans l'exil, je suis plus malheureux qu'elle-même : mais si je lui rendais sa liberté, comment pourrait-elle reparaître dans le monde ? O ma sœur, du moins ne crois pas que je sois insensible à tes peines. Je les sens toutes, elles font mon supplice. Seule, au printemps de la vie, arrachée des bras d'un amant, privée de tous les plaisirs de son âge, livrée aux regrets de l'amour, à l'ennui d'une solitude éternelle, à la honte, aux remords..... chère Clémentine ! ah ! ton frère gémit sur

toi!.... Si, plus fidèle à ses liens, ton époux ne l'eût pas délaissée, heureuse, constante, tu jouirais du sort qui t'était destiné. C'est moi qui ai détruit ton bonheur, moi le premier coupable!.... et c'est encore moi qui te punis! Mes fautes ne t'excusent pas aux yeux de ce monde sévère, qui ne permet à l'épouse trahie ni la réciprocité ni la plainte. Jeune infortunée, je t'aime, je m'accuse, je t'absous; mais l'honneur veut que je t'accable.

Du moins, madame, adoucissons ses peines, embellissons cette retraite nécessaire. Que Clémentine ne forme pas un vœu qu'il ne soit satisfait à l'heure même. Je pars, mon banquier a l'ordre de vous remettre tous les fonds que vous tirerez sur

lui. Que Clémentine puisse aimer sa demeure, s'y créer des plaisirs ! Qu'elle trouve autour d'elle toutes les consolations, toutes les ressources qu'elle peut désirer ! Je serai moins malheureux si son sort lui paraît plus doux. Ne l'abandonnez pas : qu'elle ignore que ces soins viennent de la même main qui l'opprime; ils lui seraient odieux. Offerts par vous, ils pourront adoucir ses chagrins. Adieu, madame : en quelque lieu que m'entraîne l'amitié, ou que me jette le sort, j'y porterai le sentiment de la douleur, le souvenir reconnaissant de vos bontés pour celle qui me sera chère jusqu'à mon dernier soupir.

## LETTRE CX.

*Madame de Silly au marquis de Valcé.*

20 juin, à Silly.

CLÉMENTINE, monsieur le marquis, ne forme qu'un seul désir, celui d'être justifiée : les lieux qu'elle habite lui sont indifférens; la privation des vains plaisirs auxquels elle fut toujours insensible ne lui coûte pas. Elle ne connaît point le remords. Moins à plaindre que ses oppresseurs, elle vit en paix avec elle-même, et habite tranquillement sa

retraite qu'embellit pour elle l'innocence. Un jour vous vous repentirez de votre aveuglement, un jour vous tomberez à ses pieds; mais comment lui rendrez-vous les années passées à vous aimer, à vous pleurer? Je presse de tous mes vœux le jour de sa gloire et de la honte de ses ennemis; mais je refuse pour elle vos dons, votre pitié : ces hommages sont indignes d'elle.

Ce que je vous demande pour moi-même, c'est la permission d'aller la voir, d'aller admirer avec quelle constante douceur elle supporte tant d'infortunes. M. de Silly est toujours souffrant, ma présence lui devient nécessaire; mais en attendant que sa santé me permette de le quitter, veuillez m'envoyer

l'ordre que je sollicite avec instance : c'est au frère de Clémentime que je m'adresse. J'attends de vous ce que promet un nom si doux, un lien si tendre.

## LETTRE CXI.

*La marquise de Valcé à madame de Silly.*

2 juin.

Ah! ma mère, quelle aventure singulière romanesque! est-ce un ami qui compâtit à ma misère?.... un ennemi qui tend encore un nouveau piége à ma sensibilité? Le plus grand mal que nous cause la perfidie est la défiance qu'elle nous laisse.... Ecoutez, ma mère, jugez de tout ce que j'ai dû éprouver.

Vous savez que chaque jour je

vais rêver au bord de la mer : là, je respire l'air du matin, ou j'admire le déclin du jour. A la vue des vagues agitées, je réfléchis douloureusement, je me livre aux songes du passé, ou m'élance vers l'avenir. Alors je gémis sur ma jeunesse condamnée à cet isolement de cœur qui ne doit plus finir... D'autres fois, j'élève mes yeux vers le ciel, j'implore son secours, je donne des larmes à ma mère, ma pensée la cherche encore dans les nuages, dans les airs. Souvent, plus tranquille, je chante quelques airs mélancoliques, l'écho du rocher répète mes accens ; ils attirent près de moi les oiseaux, qui mêlent leur ramage à mes chants ; je trouve je ne sais quelle douce joie à me croire de moitié dans leurs

plaisirs... Hier soir, j'étais assise sur mon banc de mousse, j'avais chanté long-temps, lorsque j'entendis préluder une voix fraîche et argentine... Surprise, charmée, je me lève, je regarde, j'écoute. La voix partait d'une barque de pêcheurs arrêtée sous la roche et près du rivage escarpé. Un homme était assis dans cette barque entre deux rameurs : tous trois étaient vêtus grossièrement; celui qui chantait, avait le visage entièrement caché sous un grand chapeau, d'où s'échappaient de grosses boucles de cheveux blonds. Après avoir préludé long-temps, il fit entendre ces couplets trop intéressans pour moi, pour qu'ils ne se gravassent pas dans mon souvenir.

## ROMANCE.

O toi qui, sous de noirs cyprès,
Chantes la romance plaintive,
Cesse d'exprimer tes regrets,
Innocente et belle captive :
Consens à quitter ce séjour,
Où te retient la calomnie.
Pour revoler vers ton amie,
Sers-toi des ailes de l'Amour.

Demain, quand les voiles du soir
Obscurciront ce lieu sauvage,
Clémentine, reviens t'asseoir
Sur le rocher, près du rivage.
Le dieu qui veille en ce séjour
Brave la roche inaccessible.
Tout obéit, tout est possible
A la puissance de l'Amour.

Ecoute ce dieu sans courroux,
Ne crains pas son timide hommage :
Il ne veut, objet pur et doux,
Que t'arracher à l'esclavage :
Et s'il pénètre en ce séjour,
Loin que ta pudeur s'en offense,
Au seul respect pour l'innocence
Tu pourras deviner l'Amour.

A l'étonnement que m'avaient causé les sons de cette voix inconnue, se joignit encore le trouble que devaient faire naître ces paroles; mon ame en fut émue, mon premier sentiment fut celui de la reconnaissance pour cet être généreux qui partageait ma peine et cherchait à l'adoucir : à cette pensée succéda la crainte. Peut-être, me suis-je dit, ceux qui me haïssent, cherchent à m'attirer dans un nouveau précipice.... Cependant j'examinais avec curiosité celui que je venais d'entendre; mais il restait caché sous son chapeau : le jour diminuait, ses compagnons reprirent les rames, la barque s'éloigna en côtoyant la rive, je la suivis des yeux, et quand je ne pus l'apercevoir, je me hâtai de

rentrer dans ma tour, afin de délibérer avec Julie sur cette aventure. Elle croit, comme moi, que je dois m'en défier ; je n'ai point osé sortir aujourd'hui : Julie seule s'est promenée, mais aucune barque n'a reparu ; je vous écris pour vous consulter.... Vous le voyez, ma mère, les plus petits évènemens font époque dans la solitude, l'esprit s'en saisit avidement, le cœur s'en laisse charmer, et souvent ils n'ont d'importance que celle que l'imagination désoccupée leur donne. Adieu, mon amie, j'attends d'avoir appris ce que vous pensez de cette singulière rencontre, pour savoir ce que je dois en penser moi-même.

## LETTRE CXII.

*La marquise de Valcé à madame de Sylly.*

4 juillet, Risbourg.

Je l'envoie à vos pieds l'aimable imprudent qui m'a causé une joie si douce, et me condamne à tant de larmes. Hélas ! je l'avais bien prévu que son intérêt me serait funeste.

Je vous ai mandé, dans ma dernière lettre, l'apparition d'un inconnu, le moyen qu'il avait employé pour se faire entendre, les paroles qu'il avait chantées, le plaisir et la crainte qu'il m'avait causé, ma résolu-

tion de le fuir. Mais Julie ne l'ayant point revu, la chaleur étant excessive, ne pouvant supporter la tristesse de ma tour, me croyant à l'abri de toute tentative dans un lieu inabordable, j'avais repris mes promenades depuis quelques jours, et rien ne les avait troublées. Avant-hier, je dessinais un des points de vue que m'offrait la rive opposée. Tout était en silence autour de moi: la mer calmée ne faisait entendre qu'un bruit sourd et monotone. Rien ne m'annonçait l'inconnu, lorsque, jetant mes regards autour de moi, j'aperçus un homme qui, appuyé contre un arbre, me contemplait en silence. Effrayée, je jette un cri et veux fuir; mais cet homme m'arrête, tombe à mes pieds, et je

reconnais.... ô ma mère! oui, je reconnais votre fils, l'aimable Edouard. C'est lui-même, qui, à travers mille écueils, mille dangers, venait chercher, voulait vous rendre celle qu'il sait vous être chère. Il avait tout prévu. Depuis plusieurs nuits il avait pratiqué un chemin facile qui conduisait au rivage, où une barque m'attendait : de là, côtoyant la rive jusqu'au port, nous devions débarquer sûrement : une voiture m'aurait conduite dans vos bras. .... Vous savez comme la douce physionomie de votre Edouard est expressive, combien la sensibilité de son cœur donne de force à ses discours, comme il chérit sa mère, combien il la respecte. Devinez donc tout ce qu'il me dit, tout ce que ses pa-

roles durent me faire éprouver.... Echapper à ma captivité, voler vers vous, me retrouver encore dans cet asile, que pour mon bonheur et ma gloire je n'eusse jamais dû quitter.... que ces pensées avaient d'attraits, qu'il fallait de force pour leur résister !... Mais, braver la volonté d'un époux; fuir l'exil auquel il me condamne sur des apparences qui le justifient; partir sous la conduite d'un cune homme auquel on pourrait supposer des sentimens que l'on m'accuserait de partager; donner à mes ennemis de tels avantages contre moi, c'était confirmer tout qu'ils avaient supposé.... Vous-même, n'eussiez-vous pas repoussé l'imprudente Clémentine ? Ces raisons étaient sans force sur le cœur d'E-

douard, qui, ne voyant que mon malheur, les combattait avec cette candeur de la jeunesse, qui se révolte à l'idée de l'injustice, et ne connaît pas encore tout le pouvoir des méchans. Il me priait, vous nommait, arrosait de pleurs une de mes mains qu'il pressait avec force.... Cet entretien durait depuis longtemps; Julie, alarmée de ma longue absence, vint me rappeler qu'il était l'heure de me retirer. Quelle fut sa surprise en voyant un homme à mes genoux, et moi parlant avec chaleur... Je me hâtai de l'instruire: Edouard voulut la mettre de son parti; mais elle craignait que Durand n'entrât dans ma chambre, que, ne me trouvant pas, il conçût quelques alarmes, ne me cherchât, et ne nous

surprît. Elle m'entraîna. Edouard ne pouvait se résoudre à me laisser partir ; il voulait me suivre. Pour le calmer et le retenir, il fallut lui promettre de revenir le lendemain : alors je le quittai, et revins en grande hâte dans ma prison. Il était temps. Durand entra peu de minutes après. Son regard était furieux. Il examina Julie, me jeta un coup d'œil scrutateur, sortit en proférant quelques injures. Les remarques que j'avais faites me troublèrent. Julie partagea mes craintes.... Nous sommes perdues, lui dis-je.... Ma bonne se tut, un soupir lui échappa, des larmes coulèrent de ses yeux. Trop émues l'une et l'autre pour nous livrer au sommeil, nous ouvrîmes la fenêtre ; nous nous y

plaçâmes en silence. La lune, dans toute sa hauteur, brillait au milieu des airs, et se répétait dans les vagues. Ce spectacle ravissant écartait de mon esprit les nouvelles alarmes qu'il venait de concevoir, quand j'aperçus de nouveau votre fils sur la terrasse même du château, dont il examinait les entours, cherchant sans doute à pénétrer jusqu'à moi. Grand Dieu ! dis-je à Julie, que veut-il? à quelle nouvelle oppression ne va-t-il pas m'exposer? ah ! ma bonne, je meurs s'il est découvert. Calmez-vous, dit-elle, je vais lui parler, et lui faire sentir son imprudence.... Elle me quitte; mais la porte de la galerie qui donne sur la terrasse est fermée; Julie ne peut sortir et revient tremblante :

voulant me cacher une partie de ses craintes, elle me dit : J'oubliais que les portes se ferment la nuit; écrivez, jetons le billet par la fenêtre. Quoi ! répondis-je, les portes sont fermées ?.... Ah ! Durand sait tout, et je me jette dans les bras de ma bonne. Pourquoi ces alarmes? me dit-elle : n'est-il pas très-simple que Durand qui surveille ici.... Mais, écrivez promptement pour éviter à l'avenir des démarches qui pourraient vous compromettre. J'essaie alors de me calmer, et j'écris ce billet.

*A Édouard de Sylly.*

« Si mes maux vous touchent, ne les aggravez plus par votre présence; vous avez été aperçu. Je suis

enfermée étroitement, par pitié ne perdez pas celle à qui vous ne pouvez causer que de nouveaux malheurs. »

Julie se remit à la fenêtre: au bruit qu'elle fit, Edouard porta ses regards de son côté ; elle lui jeta le billet en disant : Fuyez. Alors elle se retira, ferma la fenêtre : l'ayant rouverte quelques momens après, elle ne revit plus Edouard.

Nous passâmes une partie de la nuit à nous entretenir de cet évènement, à en prévenir les suites; il me tardait que le jour parût, afin de savoir si les portes se rouvriraient. Hélas ! le jour vint, mais les portes demeurèrent fermées. Plus d'espoir, dis-je à Julie : qu'allons-nous devenir ? qu'aura conclu ce barbare ?

serai-je donc toujours en butte aux soupçons, toujours accusée, toujours condamnée? Julie essayait de m'inspirer un courage qu'elle n'avait point elle-même; mais Durand se fit entendre: ce n'était pas l'heure à laquelle il avait coutume d'entrer. Ses pas me firent tressaillir: il parut, un homme le suivait. Grillez cette fenêtre, dit-il d'une voix sévère; condamnez cette porte: vous, madame, ajouta-t-il, perdez tout espoir de fuir.... Je tombai à demi-morte sur un siége; Julie immobile me regardait avec un mélange de crainte et de tendresse. L'ouvrier obéit, la fenêtre fut grillée sans retour, la porte qui donnait dans la galerie fut condamnée par une barre de fer. Durand jouis-

sait de notre douleur, et ne quitta la chambre qu'avec l'ouvrier.... Son aspect odieux avait comme arrêté mes larmes : à peine nous eut-il quittées, qu'elles coulèrent en abondance, Julie y mêla les siennes..... Nous voilà renfermées, privées de l'air et presque du jour. Ah ! ma mère, quelle cause va-t-il donner à ses cruautés ? Je croyais, du moins, qu'ici j'étais à l'abri de la méchanceté des hommes ; mais est-il une retraite assez obscure pour échapper à leurs traits.... Valcé m'abandonne à toutes les fureurs de ce valet barbare, il m'oublie..... Ah ! si l'innocence peut souffrir ainsi, Ciel vengeur, quel supplice réservez-vous au coupable ?

## LETTRE CXIII.

*Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse de Blinville.*

3 juillet.

Tout est perdu, j'éprouve la plus mortelle inquiétude. Apprenez mon malheur et le vôtre. Je suis sorti ce matin, laissant par étourderie, après avoir cacheté mes lettres, une bougie encore allumée sur mon secrétaire; la bougie a, je ne sais comment, embrasé quelques papiers qui ont mis le feu au secrétaire et à toute la chambre. Valérie, qui sort peu depuis sa grossesse,

avertie de l'évènement, s'est présentée pour y mettre ordre, et a commencé par faire apporter chez elle tous les effets les plus précieux, et entre autres cette jolie statue du silence, dont nous seuls savons le secret. Je ne sais par quelle fatalité; en la posant sur une table, un ressort s'est brisé; le secret s'est ouvert et a laissé voir aux yeux surpris de ma femme vingt portaits, cinquante correspondances et des cheveux de toutes les couleurs. Par une suite de ce fatal évènement, un rouleau s'échappe, cent lettres volent autour de la chambre : ce sont les vôtres. Saint-Jean, que le hasard amène, est témoin du désordre, voit Valérie ramasser toutes ces feuilles indiscrètes; il veut

en dérober au moins une partie : Laissez et sortez, lui dit Valérie. Ces seuls mots le pétrifient ; il laisse et sort. Je rentre pour m'habiller ; il me raconte ce qu'il a vu, je ne sais ce que je dois faire. Je vous écris à la hâte, je vous porte moi-même ma lettre, en cas que vous soyez absente. J'irai attendre votre réponse chez Zacharie ; pressez-vous, elle n'est point chez elle. Aurait-elle été trouver son père ? Je crains de la rencontrer. Peut-être ne les a-t-elle pas lues : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles sont entre ses mains.

## LETTRE CXIV.

*La vicomtesse de Blinville au chevalier d'Orsy.*

3 juillet, à cinq heures du soir.

Tout est perdu, arrachez les lettres ; ne ménagez rien, ne respectez ni son état, ni ses cris. Enfermez-la, pressez, menacez, allez plus loin, s'il le faut ; votre fortune, mon sort, tout dépend d'elle. Priez d'abord, effrayez ensuite, ne vous arrêtez que possesseur de ses fatals papiers, qu'une injuste défiance vous a fait conserver. Attendez qu'elle

soit endormie, hasardez tout, le fer, le feu, la mort, tout moyen est bon s'il réussit. Adieu, je suis hors de moi.

## LETTRE CXV.

*Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse de Blinville.*

4 juillet, à cinq heures du matin.

Il n'est plus temps : j'ai reçu votre billet, à minuit, je suis rentré chez moi; elle se couche de bonne heure; je la croyais endormie depuis long-temps, je vais sans bruit chez elle : point de lumière, point de mouvement; j'hésite à forcer, avant tout, le secrétaire ou à m'emparer des clefs; j'approche encore incertain, je n'entends pas respirer, j'appro-

che davantage, je cherche..... Les rideaux sont ouverts, le lit est vide, on ne s'est seulement pas couché; j'écoute à la porte du salon, je regarde à celle du boudoir..... personne.... Je tire toutes les sonnettes; Saint-Jean paraît, je l'envoie chez la femme de chambre, elle n'y est pas; je fais éveiller le cocher, il a conduit madame à son couvent, elle y est restée : sans doute les lettres sont avec elle : que faire? comment nous sauver tous deux? Fatale imprudence, sécurité trompeuse! braverons-nous la tempête ou céderons-nous ?

## LETTRE CXVI.

*Valérie d'Orsy à la marquise de Valcé.*

Paris, 6 juillet.

Possédant, madame, les preuves de votre innocence, si je vous laissais plus long-temps victime de ceux qui vous calomnient, je deviendrais moi-même leur complice. Cependant, je ne puis vous sauver l'honneur sans flétrir ceux dont la réputation doit m'être sacrée. Mais vous êtes généreuse, et j'y compte : je remets sans inquiétude entre

vos mains les lettres qui vous justifient; sûre que, loin de m'en faire jamais repentir, vous saurez en borner l'usage et en empêcher la publicité. Une action juste ne mérite point de reconnaissance; cependant, si vous croyez m'en devoir, qu'elle vous porte à jeter un voile impénétrable sur les torts de mon mari, sur ceux de la femme de mon respectable père.

## LETTRE CXVII.

*Durand au marquis de Valcé.*

Risbourg, 8 juillet.

MONSIEUR LE MARQUIS,

J'AI l'honneur d'obéir en tout ce que vous m'avez ordonné. Madame la marquise se porte bien. Elle a d'abord beaucoup pleuré : depuis qu'elle a vu mademoiselle Julie, elle paraît plus contente. Mademoiselle Julie a eu une forte maladie, madame l'a gardée. J'ai cru qu'elle sauterait le pas : c'eût été

une grande douleur pour madame la marquise. Je les ai laissé d'abord promener, tant qu'elles ont voulu, sur le petit chemin qui conduit au bord de la mer; mais, depuis quelque temps, je leur ai interdit cette promenade. Je me suis laissé dire qu'un jeune homme rôdait partout: Il n'y a pourtant pas de chemin pour y arriver; mais les femmes! les femmes! Salomon qui devait s'y connaître, puisqu'il en avait tant, et que c'était un sage, disait : La bonté d'une femme est pire que la malice d'un homme. Mais, pour en revenir à madame, et vous dire que j'ai bien fait de la garder, c'est que, hier au soir, un courrier est arrivé ici à franc-étrier. Qu'est-ce que tu veux donc? lui ai-je dit. Remettre

ce paquet à madame la marquise. — De quelle part? — Elle verra en lisant. — Attendrai-je la réponse? Non : je mets mon courrier à la poste, et je vous envoie le paquet tel que je l'ai reçu. Voilà, M. le marquis, comment la chose s'est passée. Donnez-moi vos ordres. Quoique les fenêtres soient hautes, je les ai fait griller ; peut-être il serait à propos de séparer mademoiselle Julie d'avec madame la marquise. Deux femmes ensemble, ça se conseille et se soutient ; j'obéirai aux ordres de M. le marquis. En attendant, toutes les portes et les fenêtres sont bien fermées ; on ne pourra plus l'enlever, j'en réponds. M. le marquis connaît tout le respect de son serviteur

DURAND.

## LETTRE CXVIII.

*Le marquis de Valcé à madame de Sylly.*

Coterch, 18 juillet.

Vous seule étiez juste..... quel complot!.... que de perfidie!.... Mais, moi, barbare!.... Ah! madame, comment réparer?.... Les anges ne sont pas plus purs..... Gerseil part; je succombe à la joie de la trouver innocente, à la douleur de l'avoir persécutée.

## LETTRE CXIX.

*Le comte de Gerseil à madame de Sylly.*

Paris, 26 juillet.

DÉMASQUER les méchans est un devoir pour l'honnête homme. Ce n'est pas assez qu'il rende hommage à la vertu, il doit persécuter le vice. On ne ménage que trop ceux que l'on redoute : loin de moi cette lâche modération ! A peine les lettres de la vicomtesse de Blinville au chevalier d'Orsy, envoyées par Valérie à l'infortunée marquise,

furent-elles entre les mains de Valcé, que, tout à la fois accablé et ravi, il me remit ces pages authentiques, ces preuves incontestables de la noirceur de deux êtres si bien faits pour se réunir. Voler à Paris, me présenter chez M. de Blinville, voilà mon premier mouvement. Seul avec ce vieillard vénérable, je m'expliquai en peu de mots, et le pressai de lire ces lettres importantes. A peine y eut-il jeté les yeux qu'il pâlit, chancela, fut près de s'évanouir. Je le soutins et le conduisis vers un siége. Il s'assit, cacha un moment sa tête dans ses mains, puis il continua sa lecture : les sentimens qu'il éprouvait se peignaient sur son visage. Des pleurs le mouillèrent. Il s'écria : O ma fille ! ô ma

chère Valerie!.... puis il acheva sa lecture!.... L'ayant terminée il demeura enseveli dans ses pensées. Bientôt résolu..... Monsieur, me dit-il, allons voir ma malheureuse fille : puisque tous nos honteux secrets vous sont connus, vos avis pourront m'être utiles. Elle est retirée dans le couvent où elle a passé son enfance. En ignorant la cause, je l'attribuais à son amitié pour madame Sainte-Ursule qui l'a élevée, et à une dévotion bien estimable, bien naturelle dans une jeune personne qui va devenir mère..... Partons. — Nous partîmes. Arrivés au parloir, le vicomte n'eut pas plutôt aperçu sa fille, qu'il fondit en larmes. Pour moi, frappé à l'aspect de cette belle personne, je demeu-

rai muet. A peine son père eut-il parlé ; à peine eut-il voulu exprimer son repentir sur la confiance à laquelle il s'était livré, que la respectable Valérie interrompit ses discours, et lui témoigna un amour si tendre, un si grand dévouement, que j'en fus attendri. Je m'étonnai de voir réunies à tant de jeunesse une vertu si noble, une si parfaite obéisance, une si grande tendrese pour un père. Le vicomte ayant achevé de s'expliquer, Valérie élevant au ciel des yeux remplis de larmes, s'écria : J'attendais de madame de Valcé une conduite plus généreuse. Je n'avais pas prévu qu'elle ferait un si cruel usage des titres confiés à sa délicatesse. Affligé d'entendre accuser celle que

j'étais impatient de justifier, j'interrompis Valérie par le récit de ce qui s'était passé. Elle comprit alors que son paquet, intercepté par Durand, envoyé au marquis, venait d'être remis par moi entre les mains de son père. Je ne l'avais pas prévu, me dit-elle. Le vicomte alors nous consulta sur ses projets. Valérie l'écouta, combattit quelques-unes de ses idées. Toutes ses paroles étaient dictées par le sentiment et la prudence : c'était la sagesse conseillant la douleur. Après une longue délibération, nous la quittâmes. Son père était ému, attendri ; moi, plein d'admiration pour cette femme qui n'avait de la jeunesse que la candeur et la beauté. Rentré chez lui, le vicomte me

parut agité..... Je l'aime encore, me dit-il : je suis résolu à m'en séparer ; mais cette séparation me coûte. La vieillesse rompt avec peine ses liens ; elle sait trop qu'elle ne peut plus les remplacer. Il est un âge où l'on ne sent ni n'inspire rien de nouveau. Cette idée le frappait. Je ne puis, reprit-il, soutenir sa vue, je crains son empire et ma faiblesse. Je vais lui écrire : Et moi, répondis-je, je lui remettrai votre lettre. J'avoue que, dans ce moment, emporté par certaine âpreté naturelle à mon caractère, que la bonté cessait de modifier, je me faisais une secrète joie de confondre Félicie, de savourer son humiliation. Le vicomte accepta mon offre, et écrivit ce peu de mots.

*Le vicomte de Blinville à Félicie.*

« Le voile est tombé, je sais tout. Je vous donne le choix de vous retirer à l'heure même dans un couvent, ou d'y être renfermée par un ordre supérieur. Mes bienfaits vous suivront dans votre retraite; n'espérez aucun changement à une volonté juste et absolue, j'attends votre réponse ».

Muni de ce billet vengeur, je courus chez la vicomtesse, elle était à sa toilette: on m'annonça, je suivis de si près le domestique, qu'elle ne pût m'éconduire. J'entre, ma vue l'étonne; depuis long-temps je n'allais plus chez elle. Félicie me jette un coup-d'œil rapide; il lui suffit pour deviner une partie de ce

qui m'amène. Elle se trouble; mais se remettant à l'instant même, elle me sourit, parle à ses femmes, conserve l'aisance et la grace qui lui sont familières. — Je sollicite un entretien particulier. Elle se récrie en riant sur le tête à tête que je demande, retient ses femmes et s'amuse de mon impatience; je l'examine avec ce sang-froid qui dit à une coquette, *vous ne pouvez plus me tromper* : elle l'entend, me persifle, badine mon courroux qui s'en accroît. Le feu de mes regards l'en avertit : alors elle change de ton, devient aimable, me caresse du regard, paraît insinuante, tendre même. Je demeure insensible. Sa toilette était terminée, ses femmes ne s'éloignent pas.... Je vous ai de-

mandé un moment d'entretien, dis-je alors avec fermeté ; restons seuls ou je parle. Décidée en un moment, elle fait un signe et nous sommes libres. Madame, repris-je, s'il est des vices que la société tolère, il est des crimes qu'elle punit. Lisez, et je lui remets la lettre du vicomte : j'avoue qu'alors je m'attendais à la voir atterrée ; je comptais sur ses larmes, sur ses prières; je m'armais à l'avance contre la séduction de sa douleur. Quelle fut ma surprise en la voyant parcourir légèrement sa lettre, sourire même, sonner! Un domestique entre, elle se lève. J'allais sortir pour affaire, me dit-elle, souffrez que j'interrompre un entretien si aimable ; elle s'échappe, tandis qu'interdit je ne songe pas à

la retenir. Je ne sus alors qu'admirer le plus de son sang-froid, ou de son adresse : j'allai rejoindre M. de Blinville avant de m'être rendu compte de ce que je pourrais lui dire. Il pâlit en m'apercevant, je ne lui dissimulai rien de ce qui s'était passé. Nous en conclûmes tous deux que Félicie se flattait de le voir seul et de regagner son empire sur son cœur; mais nous ne connaissions, ni l'un ni l'autre, ce caractère si léger en apparence et si déterminé en effet. Nous étions à peine réunis depuis une heure, qu'on apporta ce billet.

*La vicomtesse Félicie de Blinville au vicomte de Blinville.*

**Abbaye Saint-Antoine.**

« Vous m'avez laissé le choix d'une retraite volontaire ou forcée, j'ai choisi ».

Etonnés tous deux, nous restâmes long-temps en silence, quelques larmes baignèrent les yeux du digne vieillard; je lui parlai de sa fille: cet entretien si cher à son cœur y ramena le calme, je le quittai quand il me parut tranquille. Le lendemain, lorsque je retournai chez lui, j'y trouvai Valérie : son père instruit des dettes de d'Orsy, désirait qu'elle s'en séparât pour toujours ; mais elle se refusa à un tel projet. Ces

lettres même prouvent, dit-elle, qu'il fut séduit, entraîné, qu'il éprouva des remords; je compte sur eux: je vais bientôt être mère, je ne puis consentir à priver mon enfant d'un père. Ramenons plutôt d'Orcy par la douceur et l'indulgence : en respectant mes liens je lui apprendrai à les chérir. Cependant les créanciers de la vicomtesse, instruits de son aventure, arrivèrent en foule. Ses dettes étaient énormes; mais d'Orcy ayant endossé tous les billets, Valérie prétendait que son devoir était de les acquitter. Le vicomte s'y refusait; enfin, pour le rendre maître des créanciers et parer à la ruine de Valérie, il fut décidé qu'elle se séparerait de biens, que le chevalier voyagerait

jusqu'à ce qu'elle eut mis ordre à ses affaires. Elle lui écrivit pour le consulter sur ses arrangemens ; il vint lui-même y consentir. Valérie mit beaucoup de grace et de noblesse dans l'entretien qu'elle eut avec lui : d'Orsy témoigna un sincère repentir, on détermina tout pour son départ. Il exprima à sa femme autant de respect que de reconnaissance ; ceci, lui dit-elle, n'est qu'un voyage, j'espère vous revoir dans peu et vous trouver alors digne de notre bon père. D'Orsy s'attendrit, embrassa sa femme les larmes aux yeux, et moi je les quittai, pénétré pour Valérie d'une profonde admiration. En m'éloignant, je courus tout Paris, empressé de proclamer l'innocence de Clémentine et la chute de ses enne-

mis. Rentré chez moi, je me hâte de vous faire part, madame, de ce triomphe de la vertu, et de déposer à vos pieds l'hommage de mon respect.

## LETTRE CXX.

*Madame de Sylly à Clémentine, marquise de Sylly.*

Sylly, 2 août.

Il est venu ce jour de gloire, ma Clémentine, il est venu; c'est à genoux, les mains élevées vers le ciel dont j'admire la justice, que je le remercie pour toi. L'innocence reparaît plus pure après les vains efforts de la calomnie : le ciel sans doute permit qu'elle trouvât des accusateurs, afin de l'arracher au silence dont elle aime à s'envelopper. Tu jouis du plus beau des triomphes,

ma fille, puisque tu le dois à tes vertus. Valcé, sans doute, est déjà près de toi. Sans doute tu as retrouvé ton frère, ton époux. Réunie à ce guide tutélaire, tu n'as plus rien à craindre, ni à désirer.... Venez à Sylly, mes enfans; puisque je ne puis aller vous joindre, venez me rendre témoin de votre mutuel bonheur. Accordez à mes yeux un spectacle si doux. Clémentine, ton heureuse mère te tend les bras, t'appelle; viens déposer ta joie dans le sein qui reçut tes larmes.

## LETTRE CXXI.

*Le marquis de Valcé à la marquise de Valcé.*

**Vallée de Luce, Pyrenée, 1er septembre.**

O toi que je n'ose plus nommer du doux nom de sœur, Clémentine, c'est à genoux que je t'écris. Ton frère ose à peine t'exprimer son repentir, ton époux se condamne au silence. O toi dont j'ai trahi l'amour, soupçonné la vertu, opprimé la jeunesse; toi dont j'ai si long-temps fait le malheur, Clémentine, vois à tes pieds le plus coupable, mais le plus infortuné des hommes. Ce n'est pas son pardon qu'il sollicite, mais ta

pitié : il sait trop que tu ne dois point lui faire grace, mais il sent combien il a droit à ta compassion. Ah ! ne crains pas qu'il ose jamais espérer davantage, ni qu'il se présente à tes regards. Non, non, il va languir loin de toi; il s'impose à lui-même une éternelle absence. Je veux, Clémentine, qu'au moins mon supplice et ton bonheur expient mes torts ou les réparent. Quitte Risbourg, je t'en conjure; revole vers le monde, que ta présence va charmer encore; retourne chez madame d'Hervillé, Gerseil l'a vue, il t'a justifiée près d'elle, elle t'attend. Abandonne des lieux que tu ne peux habiter sans me haïr. Reparais, il en est temps. Je t'abandonne ma fortune entière : ne me haïs point assez pour la re-

fuser. Je viens de me choisir ici un asile rustique, isolé, et qui convient à la sombre tristesse de mon ame. Près les bords d'un torrent s'élève une cabane qu'abritent de hauts peupliers ; un pont de bois jeté sur ce torrent conduit à une petite île. Voilà, Clémentine, quelle sera à l'avenir ma constante demeure. Je n'en sortirai jamais. Seul, avec mes souvenirs et mes regrets, je songerai sans cesse à toi, sans cesse je me redirai : Elle eût fait mon bonheur ! Adieu, Clémentine : cette lettre sera la dernière que tu recevras de moi ; je ne troublerai pas tes beaux jours par l'expression de ma douleur. Sois heureuse autant que je suis malheureux ; jouis de tous les plaisirs auxquels je renonce, jouis de ta jeunesse

de tes triomphes; songe que je n'ai plus d'autre bonheur que le tien, que ta seule félicité peut encore jeter quelque joie dans le cœur de celui qui te fut cher. Adieu, ma sœur.... ah! pardonne-moi, ce nom échappé à ma tendresse ma main n'a pas le courage de l'effacer.... Qu'il est puni, qu'il est malheureux celui qui ne te reverra jamais, celui qui se dit : Je suis indigne de la revoir.

## LETTRE CXXII.

*La marquise Clémentine de Valcé à madame de Sylly.*

Risbourg, 20 septembre.

On ne meurt pas de saisissement, puisque j'existe encore.... mais le passage subit de l'extrême douleur, à la joie délirante est au-dessus des forces humaines.... Ma mère, ô ma mère! comment vous peindre?.... où trouver des expressions?

J'ai reçu à la fois votre dernière lettre, dans laquelle était renfermée celle du comte de Gerseil, et la lettre de Valcé que je vous envoie.... Dans

mon premier trouble; dans mon délire, je ne pouvais d'abord rien définir. Je lisais ces lettres tour-à-tour sans les comprendre, et lorsque, plus calme, j'ai connu toute l'étendue de mon bonheur, je me suis sentie accablée sous le poids d'une si grande félicité. Je retrouvais à la fois tout ce que je croyais avoir perdu sans retour. Epoux, frère, honneur, tout m'est rendu. Mon premier hommage fut pour ce Dieu qui m'a protégée, ma seconde pensée pour celui que j'aimai toujours, et pour la mère qui ne m'a point abandonnée. Mais Valcé veut me fuir... Il ne connaît pas encore mon cœur, il l'accuse encore, puisqu'il n'est pas dans mes bras. Ah ! mon frère, tu veux que je sois heureuse !

Ingrat, puis-je donc l'être sans toi? Qu'importe à l'amour et la fortune et la gloire? Ma mère, il me dit de quitter Risbourg. Je vais partir..... mais ce n'est point pour l'hôtel d'Hervillé, ce n'est point pour aller à Paris chercher des plaisirs auxquels mon cœur est indifférent..... Je pars, mais pour la vallée qui renferme l'unique objet de mon amour mon unique bien.... Pourra-t-il encore se croire coupable, et me croire offensée quand je le presserai sur mon sein, quand je lui dirai.... Tu veux mon bonheur; il est tout entier dans ton ame. Durand qui avait si cruellement dépassé les ordres de son maître, instruit du changement de mon sort, est venu se jeter à mes genoux, et me demander sa

grace : je la lui ai accordée sans peine ; le bonheur ne laisse dans mon ame aucune place pour le courroux. Je ne voudrais pas qu'il existât un être qui fût malheureux de ma joie. Adieu : tout est prêt... je pars.

## LETTRE CXXIII

*La marquise de Valcé à madame de Sylly.*

Luce, 30 septembre.

Tout ce qui peut charmer une ame remplit la mienne. Rien ne peut égaler mon ivresse, aucune expression ne saurait en donner l'idée. Des torrens de félicité inondent mon cœur; je suis dans un état d'enchantement qui tient du délire...Je l'ai revu; il m'aime, il m'aime, ô ma mère! En traversant la ville de Tarbes, je pris des renseignemens sur la vallée dans laquelle il s'était retiré, et je

continuai ma route jusqu'au hameau de Luce. Là je quittai ma voiture, et marchai seule jusqu'à la cabane qui me fut indiquée à l'auberge. En approchant, mon cœur palpitait, des pleurs coulaient de mes yeux, j'étais tremblante : j'aperçois cette retraite qui renfermait déjà toute mon existence..... Près de la porte je m'arrête pour respirer : la porte est ouverte; j'entre dans une salle où je ne rencontre personne ; je pénètre dans une seconde chambre, elle est déserte comme la première: cette chambre est celle qu'il habite ; ses vêtemens, ses livres sont épars ; je reconnais plusieurs meubles qui lui appartiennent ; ils me rendent une partie de sa présence, je les touche,

je les approche de mes lèvres, je les arrose de mes larmes; mon émotion est trop vive, je suis forcée de m'asseoir; un fauteuil est placé près d'un bureau : c'est là qu'il se repose, c'est là que je veux me reposer..... Tout dans cette demeure appartient à l'amour, tout m'intéresse, tout m'est cher.... Je me rappelle qu'il m'a parlé d'une île, d'un pont qui y conduit.... C'est là sans doute que je le reverrai. Je me relève, je dis un doux adieu à cet asile, et je marche vers le torrent, dont le murmure me sert de guide; j'aperçois le pont, je pénètre dans une île sauvage, recouverte d'arbres plantés par la seule nature; je marche au hasard, émue, tremblante.... J'écoute, un soupir parvient à mon cœur..... Ah! mon

amie, je l'aperçois lui-même... Debout, les bras croisés sur sa poitrine, il contemplait les flots écumeux..... Non, dit-il douloureusement, non je ne vous quitterai jamais, lieux tristes comme ma pensée, onde agitée comme mon cœur; qu'elle soit heureuse, je ne la reverrai plus.... ah! pourrait-elle me pardonner encore? A peine j'eus entendus ces mots, que m'élançant vers lui, je me jetai dans ses bras. En peux-tu douter? m'écriai-je; ne suis-je pas ta sœur, ton amie, ton épouse? C'en est trop, c'en est trop, répondit-il.... mes forces m'abandonnent: Clémentine, ô je me meurs. Je le sentis défaillir, et le soutins contre mon cœur: bientôt ranimé par ma tendresse, il me

pressa à son tour, nos larmes se confondirent : c'étaient celles du bonheur. Nos discours, entrecoupés et sans suite, s'échappèrent de l'ame, leur désordre les rendait plus touchans, plus persuasifs; les heures s'écoulèrent dans ce mutuel délire; l'approche de la nuit nous ramena dans cette cabane si belle à mes yeux. Depuis deux jours il ne m'a pas quittée un moment, depuis deux jours, remontant vers nos premières années, nous nous plaisons à nous en rappeler tous les plaisirs. Si Valcé veut m'entretenir de mes souffrances passées.... est-ce à toi, lui dis-je, à me retracer des maux dont tu me consoles? S'il me remercie de mon indulgence, je lui parle de mon amour, et s'il veut

encore m'exprimer son repentir, je lui peins tout mon bonheur. Tels sont, mon amie, les doux emplois de tous mes momens..... Votre nom se mêle souvent à nos entretiens ; cet asile est devenu le temple du souvenir, nous ne le quitterons pas sans regret ; mais Valcé croit essentiel à ma réputation, de me ramener dans le monde et d'y paraître avec moi ; je veux tout ce qu'il veut, je pense tout ce qu'il pense, j'éprouve tout ce qu'il exprime ; je quitterais avec trop de regret des lieux qui m'ont rendu ce que j'aime, si Valcé ne me conduisait dans vos bras : Sylly seul peut me dédommager de cette vallée d'amour. Nous partirons dans peu ; pour me distraire de ce que je quitte, je songe.

rai à ce que je vais rejoindre : qu'il me sera doux de me retrouver dans vos bras, d'y déposer mon bonheur... Adieu, ma mère, l'heureuse Clémentine vous presse sur un cœur tout rempli de félicité, de tendresse et de reconnaissance.

## *CONCLUSION.*

Valcé et Clémentine, en quittant la vallée de Luce, se rendirent à Sylly : les deux amies se trouvèrent avec joie dans les bras l'une de l'autre. Gerseil ne tarda point à venir accroître et partager un bonheur, si long-temps l'objet de ses vœux ; mais la marquise, justifiée aux yeux de son époux, à ceux de sa famille, devait encore l'être à ceux

du public : Valcé la ramena bientôt à Paris. Elle eut encore à lutter contre la prévention générale. Ce ne fut qu'à la longue, et par l'exercice constant de toutes les vertus, qu'elle parvint à reconquérir l'estime. Elle apprit, par cette cruelle expérience, combien le mal s'opère avec facilité et se répare avec peine, combien la gloire d'une femme est délicate, prompte à se flétrir, et tout ce qu'elle exige pour se conserver toujours pure. Ce fut lentement, et par degrés, que les autres femmes se rapprochèrent d'elle. Rosa Dolbreuse fut la première qui vola vers la marquise, dont elle devint l'intime amie.

Valcé, lorsque le temps eut calmé ses regrets, sentit naître pour sa femme autant d'amour qu'il avait

d'amitié et d'estime. S'il n'oublia jamais Fanny, ses regrets n'eurent plus rien de déchirant, et ses souvenirs n'altérèrent plus son bonheur ni celui de Clémentine. Si la marquise, écoutant les conseils de Mde de Sylly, ne s'était point liée avec Félicie, elle se fut épargné les malheurs qui l'ont accablée. Cette seule imprudence pensa lui coûter l'honneur et exposa les jours de son époux. Puisse cet exemple apprendre à la jeunesse à se confier toute entière au guide éclairé que lui a donné la nature ou les circonstances, et lui faire sentir combien elle est heureuse de pouvoir puiser dans la raison d'une mère, ou d'une amie, la prudence qui lui manque encore !

Valérie ayant arrangé les affaires de son mari, pressa son retour. D'Orsy, corrigé par les évènemens, la réflexion, par les suites de ses erreurs, touché de l'indulgence de sa femme, charmé de sa beauté, et surtout de ses vertus, devint bon mari, excellent père.

La vicomtesse de Blinville, constament renfermée, pleura la perte de sa liberté comme celle de sa réputation. Méprisée des religieuses avec lesquelles elle était condamnée à vivre, sans ressource en elle-même, n'en trouvant point dans les autres, elle éprouva cet ennui qu'entraîne le vide de l'esprit et du cœur. Ses larmes n'expièrent point ses fautes, parce qu'elle les donna au regret, non au repentir.

Cécile de Valcourt, cette tendre victime des passions, retrouva le calme aux pieds des autels. La paix descendit du ciel dans son cœur. L'amour, l'exemple de ses compagnes, elle goûta enfin le bonheur pur, sans mélange, dû à une piété ardente et sincère.

*Fin des Lettres.*

# COMMENT

## ON ÉCHAPPE A L'AMOUR.

### NOUVELLE.

On s'étonnait, dans le monde, que la belle marquise de Linange, qui avait alors près de quarante ans, et était veuve depuis l'âge de vingt, n'eût contracté aucun nouvel engagement, n'eût jamais connu l'amour. Ses intimes amies, celles qui, liées avec elle depuis sa plus tendre jeunesse, avaient des droits à sa confiance, l'en badinaient sou-

vent : l'une l'accusait de froideur ; l'autre, d'un goût décidé pour l'indépendance ; une troisième la soupçonnait d'avoir éprouvé quelque passion malheureuse. La belle marquise se défendait en riant, assurait qu'elle était sensible, connaissait le prix d'un doux lien, et n'avait jamais éprouvé de revers en amour. Ses amies refusaient de l'en croire, la conjuraient d'être plus sincère, la pressaient vivement, et cherchaient à pénétrer un secret qui avait toujours échappé à leurs observations. Un soir que, dans ce cercle intime et sûr, cette ancienne discussion s'était renouvelée, la marquise consentit enfin à ouvrir son cœur à ses amies : leur curiosité, excitée par une longue attente, les

rendit attentives, et la marquise parla ainsi.

A dix-huit ans j'ai cru, comme toutes les jeunes filles, qu'on ne pouvait *échapper à l'amour*. J'en attendais un bonheur dont je me faisais la plus douce idée. Je croyais posséder une ame constante et formée pour un tendre sentiment; mais à de la sensibilité, à une imagination vive, je joignais cette gaîté, cette humeur légère, qui jettent tant de charmes sur la vie, et assurent, *quand on le veut*, le repos du cœur.

Les jeunes personnes ne paroissent, dans le monde, que comme des statues qu'on admire sans leur adresser la parole. Ce n'est que lorsqu'elle sont mariées, c'est-à-

dire quand elles ne devraient plus attirer que le respect, qu'on leur offre des hommages. Cela est fort mal assurément ; mais l'usage le veut ainsi ; et comme je prétends vous faire une confidence plutôt qu'un traité de morale, je passe rapidement à l'époque de mon mariage.

Ce mariage fut proposé par le notaire de ma famille ; le nom, l'état, la fortune en décidèrent ; tout autre examen parut inutile : on l'arrêta en peu de jours. Je n'avais vu Linange que trois fois ; il ne m'avait point encore parlé, lorsque je lui jurai aux pieds des autels amour, fidélité, obéissance, et que le soir même il obtint la dernière faveur, avant d'avoir sollicité la première.

Ce début me révolta, je ne m'y attendais point. Linange me devint odieux; loin de partager ses transports, je m'y refusai; il me trouva froide, me querella.

Si ces querelles entre les amans amènent quelquefois le plaisir, il en est bien autrement entre les époux. Celui qui a le droit de tout obtenir, s'offense d'un refus dont l'amour s'enflamme; celle qui trouverait si naturel, si doux de se donner, s'afflige de ne rencontrer qu'un devoir à la place d'un désir. Bientôt mécontens l'un de l'autre, on s'évite également, tandis que, par une marche plus lente et plus délicate, on se fût aimé toute la vie; ce que je vous dis là, je l'éprouvai. Linange se refroidit, me délaissa, et porta

ailleurs des vœux qu'il crut méprisés. A cette époque, je commençais à m'accoutumer à lui : la raison, la vertu, la religion, me rapprochaient de mon mari; son éloignement m'affligea, je m'en accusai et devins triste : car je réfléchis... J'étais décidée à tout entreprendre pour ramener Linange; peut-être y aurais-je réussi, peut-être eussions-nous été heureux.... Mais le hasard vint détruire mes sages résolutions, en troublant mon cœur.

Le marquis avait été élevé au collége avec un chevalier de Malte qu'il aimait comme un frère. Lors de mon mariage, cet ami intime était absent de Paris; Linange le regrettait, m'en parlait sans cesse avec éloge; souvent il me lisait plu-

sieurs passages de lettres qu'il recevait fréquemment de son ami; ces lettres étaient toujours spirituelles, éloquentes : la raison y brillait autant que la sensibilité; Linange se plaisait à m'en faire sentir tout le mérite. Ces lectures revenaient souvent et se terminaient par de nouveaux éloges : d'abord j'y prêtai peu d'attention, bientôt j'entendis le marquis avec plus de complaisance, enfin je l'écoutai avec intérêt. Sans en définir le motif, ou ne l'attribuant qu'au désir de voir mon mari plus heureux, je souhaitai le retour de Théodore; il l'annonça : la joie de Linange fut extrême et se communiqua à mon cœur. Ce retour fut encore différé par quelques circonstances particulières; je m'en affligeai

intérieurement ; mais le chevalier ne devait arriver que trop tôt pour moi et surtout pour lui, comme vous l'apprendrez par la suite.

En revenant d'un bal qui s'était terminé fort avant dans la nuit, j'appris de mes femmes que Théodore, qui devait habiter nôtre hôtel, était arrivé ; mon mari avait soupé avec lui, tous deux s'étaient retirés dans leur appartement après un long entretien : ces paroles me troublèrent ; bientôt mon trouble s'accrut. Mes femmes avaient vu le chevalier. Il était, me disaient-elles, d'une figure charmante ; il avait une taille élégante, le regard doux et fier : je feignis de ne prendre aucun intérêt à leur discours, mais mon ame en était avide. Seule enfin je ne

songeai qu'au chevalier ; loin de goûter le sommeil, je ne m'occupai que de Théodore, et les premiers rayons du jour flattèrent mon esprit en m'annonçant la présence prochaine de cet être dont mon imagination parlait à mon cœur. Je sonnai plus tôt que de coutume. Ce prompt réveil à la suite d'une nuit passée au bal, surprit Sophie, qui m'en demanda la cause avec inquiétude ; sa question me fit rougir, je n'y répondis point et me mis silencieusement à ma toilette.

D'ordinaire, je m'en occupais fort peu ; ce jour-là j'y donnai toute mon attention : je désirais accorder l'art avec une apparente négligence ; cette alliance était difficile, j'y réus-

sis. Après avoir terminé ce travail important, je quittai mon miroir, assez satisfaite, et j'attendis avec quelque assurance ce Théodore, vers lequel s'élançait mon cœur, comme à l'insu de moi-même.

Personne n'avait encore paru quand on servit le déjeûner; voyant à ses apprêts qu'il n'était destiné que pour moi, je demandai au maître d'hôtel où était mon mari : M. le marquis, me dit-il, est sorti de grand matin avec M. le chevalier : tous deux sont à Versailles, et ne reviendront que ce soir. Je ne répondis rien, mais mon dépit était extrême; le peu d'empressement que témoignait Théodore à m'être présenté, blessait mon amour-pro-

pre ; il me semblait qu'il aurait dû me tenir compte de ma secrète impatience : je résolus d'imiter son indifférence et de l'éviter. Je dînai chez mon père : de là je courus au spectacle, du spectacle à un grand souper ; il était trois heures du matin quand je rentrai. Tout sommeillait dans mon hôtel. Soit fatigue, soit que l'indifférence, la froideur du chevalier eussent calmé mon imagination, je dormis toute la nuit. A mon réveil j'étais fière de mon repos, mon teint était frais, mon regard animé, j'avais de la mutinerie dans les yeux, du défi dans le sourire.

Pour ce jour-là, je laissai au hasard tous les soins de ma parure, afin de m'éviter l'embarras d'une

première entrevue, je pris mes pinceaux et m'établis à mon chevalet. A midi mon mari entra, mais seul ; il fit servir du thé, se plaça à la table, m'invita à venir m'y asseoir. Je le regardai avec quelque surprise; mes regards sans doute étaient interrogatifs : car, se hâtant de répondre à la question que je ne croyais pas avoir faite, il me dit : Vous comptiez voir le chevalier ce matin, moi-même je voulais vous l'amener; mais il a trouvé que pour une première visite, cette heure était peu convenable, et s'est refusé à mes instances ; il dîne chez la duchesse de ***. Je dois aller l'y rejoindre ; ce soir je vous le présenterai : il vous plaira, j'en suis sûr, ajouta mon mari ; sa physiono-

mie heureuse est la fidèle annonce des vertus les plus pures, du caractère le plus parfait; noble, généreux, sensible, il joint encore à ces belles qualités, de l'instruction, de l'esprit, de l'enjouement. Aucune prétention n'obscurcit ces avantages. Supérieur à tout ce qui l'entoure, il est le seul qui l'ignore. Ce portrait, répondis-je en riant, est trop beau pour n'être pas flatté : le sentiment embellit tout. Linange voulut défendre son ami : je détournai l'entretien, il devenait embarrassant pour moi. Le déjeûner fini, je repris mes pinceaux, mon mari me quitta, et ne revint que fort avant dans la soirée, amenant, comme en triomphe, ce Théodore si vanté.

Il arrive assez souvent qu'une fa-

vorable prévention, formée à l'avance, nuit à l'objet que l'imagination a parée de ses brillans prestiges. J'espérais qu'il en serait ainsi du chevalier. Il parut : et cet espoir m'abandonna. Après un salut respectueux, il s'approcha et me dit : « Comment vous peindrai-je, madame, mon bonheur, ma reconnaissance des bontés dont vous m'honorez, et de l'asile que vous daignez m'offrir ? » Mon mari se hâta d'interrompre ses remercîmens, en l'assurant de tout le plaisir que nous éprouvions à le recevoir. Je balbutiai à peu près le même compliment, sans presque regarder le chevalier. Cependant je savais déjà qu'il avait les plus beaux yeux du monde, les dents super-

bes et la voix touchante. Linange fit d'abord tous les frais de la conversation. Bientôt remise de mon premier embarras, je repris de l'aisance. Le désir de plaire me donnait de l'esprit : je fus aimable, je le sentis et le devins encore davantage. Théodore, comme électrisé, s'abandonna à l'enjouement ; cette soirée fut charmante..... du moins je la trouvai telle. Le lendemain, les jours suivans ramenèrent les mêmes plaisirs ; ils devenaient fatals à mon repos : je le sentais, j'en étais alarmée ; mais je n'avais rien à opposer à un danger, qui, en effrayant ma raison, avait tant de charmes pour mon cœur.

Théodore, lui-même, semblait partager mes craintes ; souvent ses

regards se portaient sur moi avec cette inquiétude d'une tendresse combattue ; je croyais entendre ses regards, je me défendais de leur répondre, et peut-être je leur répondais.

Les maris jaloux le sont ordinairement de tout le monde, excepté du seul homme dont ils devraient l'être. Le marquis, comme tant d'autres, ne voyait, n'entendait, ne soupçonnait rien. Il poussa la sécurité jusqu'à vouloir que je peignisse le chevalier : je m'en défendis long-temps, enfin il fallu entreprendre ce charmant et dangereux ouvrage ; toutefois j'exigeai que mon mari assistât aux séances, sous le prétexte que son entretien égaierait mon modèle. Il le promit; mais dès

les premiers momens, appelé dans son cabinet par une affaire, il nous quitta. Comment oser alors regarder le chevalier? Comment fixer mes yeux sur ses grands yeux bleus, animés d'une si tendre expression? Comment leur dérober ce trouble des miens... Ma main était tremblante, mon pinceau, prêt à s'en échapper, effleurait à peine l'ivoire; je feignis de travailler avec application, et ne regardant plus mon modèle, je m'en rapportais à mon souvenir: il était fidèle; l'esquisse du premier trait fut frappante... C'est assez pour aujourd'hui, dis-je alors au chevalier, en renfermant mes pinceaux; il soupira.

A dîner, Théodore était pâle, rêveur, préoccupé; je m'en alar-

mai. Craignant de me trahir, je pris sur moi de paraître gaie, vive, animée ; j'affectai cette liberté d'esprit, qui annonce le calme du cœur ; un regard jeté sur Théodore m'interdit. Il avait l'air si triste, si malheureux, que mon courage m'abandonna : je partageai sa douleur ; j'aurais voulu le consoler, heureusement pour moi le dîner allait finir. En sortant de table, Linange se rappela que j'avais ma loge aux Français, et proposa à Théodore de nous y accompagner : il accepta ; nous nous rendîmes tous trois au spectacle. Dès la fin du premier acte Linange nous quitta pour voltiger de loge en loge ; nous restâmes seuls et en silence. Je feignis d'écouter la pièce avec intérêt, quoique je n'en

entendisse pas un mot. Théodore soupirait, ses soupirs retentissaient dans mon cœur. En examinant la salle, je laissai tomber ma lorgnette; le chevalier s'empressa de la ramasser : en me la remettant, sa main était tremblante, nos regards se confondirent, se parlèrent; ce qu'ils se dirent fut bien tendre.

Depuis ce jour cher et fatal, il s'établit entre nous un secret entretien tout rempli de charmes. Le chevalier ne parlait plus, n'agissait plus sans consulter mes yeux, sans leur obéir.

Cependant, je me reprochais ma faiblesse, je faisais, chaque jour, le serment de la surmonter, j'ajoutais sans cesse à mes sentimens en songeant sans cesse à les vaincre.

Un regard du chevalier faisait évanouir tous les projets de la raison. Théodore ne me parlait jamais d'amour ; je me taisais comme lui. Pouvais-je me persuader qu'une passion aussi discrète fût un crime ? Le besoin de la vertu, si pressant, dans une ame jeune et pure, m'alarmait sur une émotion que je ne pouvais calmer ; mais en même temps me rassurait en me persuadant que je ne me laisserais pas entraîner plus loin.

C'est ainsi que se passa l'hiver et une partie du printemps. A la fin de mai, mon mari et moi nous partîmes pour Limange où Théodore, ne tarda pas à nous rejoindre.

Mon mari aimait passionnément la chasse. C'étaient, dans son château,

son unique occupation, ses seuls plaisirs. Il connaissait le peu de goût qu'avait son ami pour cet amusement, et ne lui offrait point de l'y accompagner : en revanche, il emmenait tous ceux qu'il avait réunis dans son château : ils partaient après le déjeûner, et souvent ne revenaient que le soir. Je restais seule avec Théodore : nous lisions, nous causions quelquefois, plus souvent nous tombions dans la rêverie.

Une femme de ma connaissance arriva : c'était justement celle qui m'avait ravi le cœur de Linange. J'avais dix ans de moins qu'elle, et, sans vanité, je puis dire qu'elle ne l'emportait sur moi du côté de la figure, de l'esprit, ni des talens ; mais elle savoir plaire, et c'est tout.

Théodore s'aperçut bientôt d'une intrigue que Félicie ne cherchait point à dissimuler. Elle était fière de l'emporter sur une femme de vingt ans qui passait pour belle.

Félicie mettait une audacieuse franchise à laisser deviner sa faiblesse : Linange, entraîné par elle, ne gardait aucun ménagement ; leur secret n'en était un pour personne. Le chevalier d'abord en fut révolté : malgré lui peut-être les torts de mon mari accrûrent son amour en l'autorisant.

Félicie montait parfaitement bien à cheval, et suivait constamment le marquis à la chasse. Souvent elle me raillait sur ma timidité. Ses plaisanteries, qui revenaient sans cesse, étaient quelquefois piquantes : un

jour elles me blessèrent, j'y répondis avec dépit: elle se tut; mais, offensée, elle porta ses plaintes à Linange, exigea une réparation, ou le menaça de partir. Le marquis, aigri par elle, vint promptement me trouver. Sa colère était violente, et ses expressions se mesurant sur son courroux, il m'accusa de hauteur, de susceptibilité de jalousie, m'ordonna de faire promptement des excuses à Félicie, me quitta en m'accablant de reproches. En se retirant, il rencontra Théodore, qui, effrayé de l'agitation qu'exprimaient tous ses traits, le pressa de lui en dire la cause. Linange la lui raconta en peu de mots, le chargea de me voir, de me déterminer à lui obéir, ou de me signifier l'or-

dre de retourner sur-le-champ à Paris. Le chevalier essaya vainement de le calmer. Linange était blessé dans l'objet de son amour : il fut inflexible ; Théodore, que je ne recevais point dans mon appartement, m'ayant fait demander un moment d'entretien que j'accordai, ne tarda pas à se rendre auprès de moi.

Il me trouva toute en larmes ; c'était la première fois que mon mari me traitait avec dureté, je savais qu'il ne m'aimait plus : moi-même infidèle au fond du cœur, je n'aspirais plus à un amour que j'avais cessé de mériter; mais le sentiment qui remplissait mon ame, s'y tenait religieusement renfermé, tandis que la passion du marquis éclatait sans ménagement. Ma rivale

était établie chez moi, elle m'y donnait impérieusement la loi par l'organe d'un époux infidèle. J'étais soumise à ses volontés, dépossédée de mon empire dans ma propre maison, humiliée aux yeux de cette orgueilleuse rivale. La honte, le dépit m'arrachaient des pleurs. Théodore, en les voyant couler, éprouva le plus violent désespoir.

Il s'était flatté d'être aimé; mes larmes semblaient désavouer l'espoir qu'il savourait en silence : les attribuant à la jalousie, il en devint jaloux lui-même. Cette pensée troublant sa raison, lui en ravit l'usage et l'entraîna. Vaincu par la douleur, il tomba à mes pieds, et cet amour que l'honneur avait contraint à se taire, osa s'exprimer.

Eh quoi ! madame, me dit-il, vous pleurez ! rien ne vous dédommage de la perte d'un cœur qui dut, il est vrai, mettre son bonheur et sa gloire à vous adorer... C'est en vain que le malheureux Théodore, consumé d'amour, expire près de vous en silence. Je me suis tu longtemps : l'amitié, la vertu l'ordonnaient ; j'ai respecté vos liens, mon ami, vous, madame ! j'ai brûlé, gémi et souffert. Cependant, vous le dirai-je ? j'ai osé croire que mes tourmens ne vous étaient point inconnus, et qu'un aussi sincère hommage trouvait grace devant vos yeux. J'y bornais mes désirs, j'avais juré de vous aimer et de me taire toute ma vie ; j'avais juré de renfermer dans mon ame la passion la plus vive,

la plus tendre : vos larmes qui coulent pour un autre, m'apprennent combien mon espoir fut téméraire ; cette idée bouleverse mon cœur et en arrache l'aveu de ma flamme ardente, mais pure. Oui, je vous aime, et quand je dois renoncer à la trop douce idée de vous voir sensible à mes maux, qu'il me soit permis de vous dire une fois, une seule fois, que je suis malheureux pour toujours. Ah ! confirmez ce que vos pleurs m'annoncent, répétez-moi que vous ne m'aimez point, que mes aveux vous offensent... Achevez de me donner la mort.... Je vais vous fuir, je vais en m'éloignant de vous, non cesser de vous adorer, mais épargner à votre cœur l'aspect d'un infortuné.

Les paroles de Théodore, le son de sa voix, la désolation peinte sur sa figure expressive, l'état dans lequel m'avaient plongée les reproches de Linange, les sermens mille fois répétés de respect, de fidélité, l'amour enfin l'emportèrent, et ma bouche osa répéter l'aveu que mes yeux avaient tant de fois prononcé. Le bonheur de Théodore alla jusqu'au délire. Eperdue, je tombai mourante dans ses bras ; mais délicat jusque dans ses vifs transports, il respecta les larmes qui accompagnaient les preuves d'une faiblesse dont je me repentais en la révélant : il me jura de me respecter toujours, me conjura d'accorder à Linange la satisfaction qu'il exigeait, enfin il ne quitta mes genoux qu'assuré

de son empire sur mes volontés, comme sur mon cœur.

Le jour même je m'approchai de Félicie et je la priai d'oublier mes torts de la veille; elle reçut mes excuses avec hauteur, un regard de Théodore m'en dédommagea : tout reprit dans le chateau une tranquillité apparente, les cœurs seuls restèrent agités.

J'aimais, j'étais sûre d'être aimée : cet amour était pur : Théodore, fidèle à ses sermens, se contentait d'un mot, d'un sourire : un bonheur si parfait ne devait pas être durable.

L'automne avait amené chez moi plusieurs jeunes gens de Paris ou des environs. L'attachement de Linange pour Félicie avait trop de publicité,

pour ne pas faire naître le désir et l'espoir de m'en consoler. Tous ceux que le marquis avait rassemblés chez lui crurent pouvoir y prétendre, et se flattant d'y réussir, devinrent autant de rivaux. Théodore en fut jaloux, jaloux jusqu'à la fureur; à peine pouvait-il contenir sa violente agitation : il n'en croyait plus mes regards, mes sermens; une seule preuve pouvait le rassurer, il osa la demander. Paisible, il s'était borné à son bonheur innocent; inquiet, il voulut tout obtenir : en vain je me jetai en pleurs à ses pieds; en vain je le conjurai de ne pas me rendre criminelle, sa passion, excitée par la jalousie, n'écoutait plus rien; il priait, pressait, exigeait.

Ce moment me dévoila toute ma

faute. Les désirs de mon amant m'avaient troublée, je frémis; la vertu me parlait encore, j'entendis ses reproches que les accens de l'amour ne purent étouffer. Alors je me fis horreur à moi-même. Cet amour, qui ne s'était montré à moi que sous les traits de l'innocence, m'effraya dès qu'il se présenta sous ceux du crime; je frissonnai: l'habitude d'une vie pure me rendit odieuse l'idée de ma chute presque certaine, je vis la honte prête à m'accabler, et le remords devançant la faute, déchira mon cœur. Bientôt une fièvre ardente s'empara de mes sens agités, en peu de jours je fus aux portes du tombeau. Théodore, dans son désespoir, pensa mille fois se trahir. Linange, vive-

ment alarmé, me fit transporter à Paris, où, pendant trois mois, je luttai contre la mort; mais ma jeunesse et les secours de la médecine me rappelèrent à la vie.

Le chevalier n'ignorait point que c'étaient son fatal amour, sa jalousie, ses empressemens, mes remords, qui consumaient et détruisaient mes jours; il ne me quittait qu'autant que la décence l'exigeait. Repentant, il me jurait de nouveau soumission, confiance, respect; il me répétait à chaque instant qu'il renonçait à ses plus chers désirs, que mes devoirs lui devenaient aussi sacrés qu'à moi-même, me conjurait de vivre, de lui pardonner..... Ma maladie cessa, et non mes tourmens. J'avais partagé toute l'ardeur du

chevalier : la résistance avait excité ce feu dont rien ne calmait la violence. Une sombre mélancolie, une inquiétude secrète m'agitaient; la vue de Théodore me causait une sensation vive et douloureuse, son absence me désolait, sa présence semblait m'anéantir, je succombais à l'amour.

Ce fut à cette époque, que l'infidélité et l'imprudence de Félicie provoquèrent ce duel funeste qui coûta la vie au malheureux Linange. Un matin on rapporta l'infortuné baigné dans son sang et percé de deux coups d'épée. Il survécut peu de jours à ses blessures, il mourut dans mes bras. Théodore, qui, depuis ce tragique évènement, ne l'avait pas quitté, le pleura avec amertume;

moi qui avais reçu les adieux de mon époux mourant et l'expression de son repentir, je l'arrosai de mes larmes.

J'avais à peine alors vingt-un ans. Il fut décidé dans ma famille que je quitterais mon hôtel pour passer près de mon père la première année de mon veuvage. Théodore ne pouvait y être reçu, du moins pendant mon deuil; nous renonçâmes à nous voir, mais nous nous promîmes de nous écrire tous les jours. Notre amour, en devenant légitime, prit une force nouvelle; l'espoir d'une éternelle union embellissait pour nous l'absence même. Théodore n'avait point prononcé ses vœux, sa fortune était médiocre, la mienne était considérable: cette

différence ajoutait au bonheur que j'attendais de notre hymen. Cet hymen était éloigné ; mais puisqu'il dépendait de nous, il n'était pas douteux : nos lettres étaient celles de deux amans également épris, également sûrs l'un de l'autre; elles faisaient le charme de nos jours.

Mon père fut menacé d'une paralysie, on lui ordonna les eaux de Bourbonne. Ce bon père qui souffrait de la retraite dans laquelle mon deuil me tenait renfermée, pensant que le séjour des eaux offrirait à ma jeunesse une agréable distraction, se décida à m'y mener avec lui : nous partîmes à la fin de juin.

Nous trouvâmes à Bourbonne une société nombreuse et choisie :

j'étais veuve, jeune, riche; je devins l'objet de toutes les fêtes, comme de tous les empressemens. Environnée de soins, de préférences, de plaisirs, je fus d'abord étonnée, étourdie, puis je trouvai quelques attraits dans les distractions multipliées; puis enfin sentant le prix de la liberté, j'en jouis avec abandon.

Je songeais moins à Théodore, son absence m'était moins pénible, je lui écrivais moins fréquemment, mes lettres même étaient moins tendres.

Son cœur, qu'un rien alarmait, sentit vivement une différence dont j'étais encore loin de me douter. Il m'écrivit avec amour et inquiétude. Sa lettre me toucha, j'y répondis

tendrement ; mais je revolai à des plaisirs qui me ravissaient : chaque jour ils m'enivraient davantage. Mon style devint froid, mes lettres plus courtes et plus rares. A la douce alarme, le chevalier fit succéder les reproches : ils m'étonnèrent, je sondai mon cœur, je sentis qu'il aimait encore, mais que l'objet de son premier amour n'était plus son unique pensée. Cette découverte m'affligea, un nouveau plaisir me la fit oublier. L'image de Théodore se présentait faiblement à mon souvenir. Il était loin de moi, pourtant je m'amusais, j'étais heureuse ! Ses lettres me tourmentaient sans ranimer ma tendresse ; aucun autre objet ne le remplaçait dans mon cœur. Un ressouvenir d'amour y

régnait encore ; mais cet amour n'était plus ma seule vie.

Mes torts envers mon amant devenaient comme autant de barrières qui nous séparaient. Je sentais que je n'avais plus la force de les renverser ; cependant j'hésitai à le lui apprendre. L'embarras d'avouer ma légèreté, la crainte de le rendre malheureux, retenaient encore la vérité, prête à s'exprimer, lorsque enfin n'ayant pas reçu de lettre de moi depuis plus de quinze jours, réduit au plus mortel désespoir, il m'annonça que, ne pouvant supporter son incertitude, il allait venir lui-même apprendre de moi quel était son sort. L'idée de le revoir m'alarma. Depuis que je lisais mieux dans mon ame, je craignais

cette présence, que j'avais tant souhaitée ; enfin je me décidai à lui écrire cette courte lettre.

« Quand je vous ai dit que je vous aimais pour la vie, je ne vous ai pas trompé ; je le pensais ainsi, mais je me suis trompée moi-même. L'absence m'a appris le secret d'un jeune cœur qui s'ignorait encore : je l'ai cru constant ; il est léger. Je n'aime que vous. Nul autre objet ne sait me plaire ; je sens que je n'aimerai personne comme je vous ai aimé : mais je supporte sans regret votre éloignement. Séparée de vous, je trouve du plaisir où vous n'êtes point ; enfin, vous n'êtes plus nécessaire à mon existence. Je vous dois cet aveu, que je fais en rougissant. Qu'il

ne détruise pas votre bonheur, je m'y intéresserai toute ma vie. Voici vos lettres, je vous rends vos sermens, je reprends une liberté dont je ne connaissais pas le prix. Renonçons à l'amour, que l'amitié lui succède. Je n'oublierai jamais combien vous m'avez été cher ; vous serez le seul à qui j'aurai donné des droits sur mon cœur. »

Satisfaite de cette belle épître, j'en attendis la réponse avec assez de tranquillité : le courrier n'en apporta point, je reçus seulement mes lettres. Je n'osai les lire, je rougis même en les recevant : bientôt une fête en effaça le souvenir. A mon retour des eaux, j'appris que le chevalier était parti pour Malte, je soupirai : ce soupir fut le

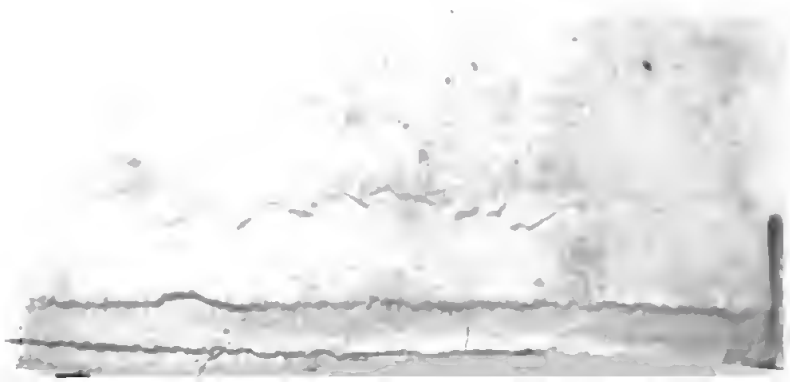
dernier que j'accordai à l'amour. Au bout de dix ans, je revis Théodore: il me trouva la même, c'est-à-dire, sans époux, comme sans amans, libre, heureuse, enjouée. Je lui confiai que, parmi les hommages que m'avaient attirés ma jeunesse ou ma fortune, plusieurs avaient su me plaire, mais que j'avais toujours eu recours au secret dont le hasard m'avait appris l'efficacité; que j'en concluais qu'on pouvait échapper à l'empire d'une passion en n'y opposant point les combats qui l'irritent, les pensées qui la développent, en recourant, au contraire, aux riantes distractions qui la dissipent. L'amour, lui disais-je, est tout ce que l'on veut. Il reste enfant avec ceux qui ne le traitent qu'en enfant; mais il devient

un dieu pour ceux qui le déifient. Il aime les grands obstacles, les grands combats ; il dédaigne le léger adversaire qui ne lui oppose qu'un sourire, renonce bientôt à un cœur dont il n'attend qu'un culte passager, et court loin de lui chercher une victime plus sensible.

Je suis maintenant à l'abri des orages du cœur, ajouta la marquise. Telle est ma simple histoire, et comment la douce folie a su me garantir des chaînes de l'hymen et des malheurs qu'entraîne l'amour.

Personne n'osa blâmer trop ouvertement madame de Linange, parce qu'elle avait été heureuse et sage. On plaignit Théodore, parce qu'il faut mettre du sentiment partout. Chacun regretta au fond du

cœur, de n'avoir pas su plus tôt *comment on échappait à l'amour;* on n'en convint pas, on décida même que le système de la marquise manquait de moralité : elle s'en trouvait trop bien pour s'affecter de ce qu'en pensaient les autres, et moi j'ai écrit cette nouvelle pour l'instruction de qui voudra en profiter.

*Fin du quatrième et dernier Volume.*

SEN
VA1529803